



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 30 | 05.08.2018

Séance de nuit

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

**L'incommensurable grandeur
d'Alexandre Vialatte (2)**
par Pascal Vandenberghe

**La censure et la disparition
de la presse**
par Eric Werner

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

CHERS LECTEURS,

Nous saluons dans ce numéro la centième chronique de notre Cannibale lecteur, consacrée pour la deuxième semaine de suite au grand Alexandre Vialatte. Cette persévérance, tant dans l'originalité des choix que dans la régularité de la publication, constitue un beau témoignage de l'esprit de l'Antipresse: durer, partager ce que nous aimons et ne pas nous soucier des modes du temps.

Je me permets de vous signaler encore un entretien ([sur YouTube](#)) que j'ai réalisé cette semaine avec Edouard Chanot, de Sputnik. Je le fais parce que le jeune Edouard m'a donné l'occasion de me livrer à une confession rare: mon «ce que je crois» en matière de culture et de littérature. Parler littérature sur une chaîne essentiellement consacrée à l'information et à la politique est un privilège (trop) rare.

Bonne lecture! Bel été!

SLOBODAN DESPOT

PHOTOBIOGRAPHIE

La vitrine. 12 août 2017.

C'était l'une de ces journées de canicule dissuasive où les rues commerçantes des grandes villes se transforment en tableaux de Chirico. Nous nous étions réfugiés dans une librairie très chic qui avait baissé les stores pour protéger ses vitrines. Suspendus au-dessus des livres, des t-shirts et quelques bibelots, vus de l'intérieur, semblaient se précipiter vers la fournaise là-dehors, telles des comètes attirées par la boule de feu du Soleil. (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Séance de nuit

UN CONTE DU NOUVEL AGE

La soirée était largement entamée lorsque j'ai décidé de m'offrir une séance de cinéma. C'était un choix par défaut. Je n'ai jamais pu dîner seul dans un restaurant et il n'y avait rien à manger dans la garçonnière qu'on m'avait prêtée. Je n'avais pas très faim, du reste. Que faire d'autre un dimanche soir dans cette grande ville grise d'Europe de l'Est? Lire un livre? Impossible. Au coin de la place, juste sous mon balcon, les tramways attaquaient une bifurcation avec des grincements de roues qui me vrillaient la moelle épinière. A l'embranchement des caténaires, ils lançaient des gerbes d'étincelles dont le reflet bleuâtre sur les murs de mon cagibi me faisait croire que je me trouvais dans un atelier de mécanique. Et cette monotone symphonie industrielle ne s'arrêtait que bien après minuit...

Je me rappelai que le Palais des Syndicats, à quelques rues de chez moi, était réputé pour sa salle de spectacles rétro où l'on passait souvent des films insolites. Non seulement du cinéma d'auteur en guise de somnifère, mais, bien souvent, des productions populaires qui avaient pour seul défaut d'être boudées par les grands circuits commerciaux. La dernière séance débutait à 22 heures. Je sortis avec mon pullover sur l'épaule et quelques billets en poche, sans même emporter de veste.

Je me retrouvai rapidement sur cette place en croissant de lune que les locaux eux-mêmes avaient de la peine à situer, malgré ses dimensions imposantes. Jadis, on y tenait des assemblées à drapeaux et tribunes au pied de la grande statue de Karl Marx. Après l'effondrement du système, on n'avait pas même pris la peine de démonter le totem, on l'avait laissé rouiller et se couvrir de graffiti — marque de dédain encore plus féroce. Les nouvelles générations ne savaient même plus son nom. Désormais, la «place du Barbu» n'était plus qu'un espace intermédiaire qu'on traversait sans s'arrêter, en regardant par terre à cause des dalles défoncées. Et le vaste porche du Palais des Syndicats n'attirait plus les masses que par temps de pluie, lorsqu'il servait d'auvent.

Or il faisait beau ce dimanche d'été et la solennelle entrée semblait avoir perdu sa dernière raison d'être. La vie nocturne envahissait les

ruelles avoisinantes avec une cacophonie de musiques techno-tziganes. Je laissai le vieux Karl repousser toute cette décadence avec son ventre orgueilleux et passai la porte vitrée de quatre mètres de haut. Le hall traversé d'un grand tapis rouge était surplombé de part et d'autre par des étages semi-circulaires en mezzanine qui avaient sans doute été des sièges de comités et des salles de réunion. Elles avaient été transformées en boutiques d'habits, de soins ou d'électronique aux enseignes criardes que la pénombre des lieux engloutissait — heureusement — après les heures d'ouverture. Le fronton de la grande salle, par contre-coup, demeurait éclairé en permanence. Il en imposait par son dénuement, avec son portail de chêne sombre à deux battants surmonté d'une fresque aux tons ocre et kaki figurant une bataille historique qui semblait avoir subi une tempête de sable.

Je n'avais même pas retenu le titre du film. Il me suffisait d'avoir aperçu l'affiche, sur le panneau-sandwich devant l'entrée. «Cet enfant avait tous les pouvoirs. Sauf celui d'arrêter le Mal.» Le jeune superhéros américain à la mèche blonde qui lui tombait sur les yeux semblait déchiré entre un père fantomatique et une mère très énervée. Dans l'arrière-plan se découpait en vague contre-jour la silhouette d'un médecin en blouse qui épiait l'issue de leur conflit. Le surnaturel allié à des luttes bibliques demeure depuis Lovecraft une valeur sûre de l'*entertainment* puritain.

Il n'y avait pas la foule devant le guichet, c'est le moins qu'on puisse dire. Une jeune femme parlait avec la caissière. Lorsque je me suis approché, elle a repris sa place derrière le chariot à pop-corn. Ne restait plus qu'un homme entre deux âges, sec et voûté, à la barbe poivre et sel, posté à l'entrée. Les tatouages de ses bras trahissaient l'ancien soldat, voire le marinier. Il tenait une cigarette entre le majeur et l'annulaire et sa main couvrait sa bouche comme un bâillon lorsqu'il aspirait la fumée. Lorsque je lui tendis mon billet, il le déchira avec un regard résigné et me dit d'une voix amortie : «On dirait que vous aurez droit à une projection privée.» «Quel privilège!» lui répondis-je sans réfléchir. «Bon, eh bien je monte», dit-il aux deux femmes lorsque je fus dans la salle.

Je me trouvais devant un parterre de huit cents fauteuils rouges en hémicycle, entièrement désert. La salle, faiblement éclairée, sentait l'encaustique et le vieux velours. Je m'avançai jusqu'au cinquième ou sixième rang à partir du fond et choisis la place la plus proche de l'axe de projection.

C'est alors seulement que je compris la remarque du placeur, qui

était manifestement aussi le projectionniste. Tout ce petit monde était immobilisé en ce dimanche soir dans ce lieu démesuré à cause de moi seul. Et je n'avais même pas acheté un sachet de pop-corn ou une bouteille de soda. Comme pour enfoncer le clou, je m'étais encore rengorgé de mon «privilège».

Un sentiment de malaise m'envahit. Je voulus me lever, sortir et leur dire d'arrêter. A cet instant précis, les lumières se mirent à baisser et l'écran s'élargit à sa dimension maximum. Le film allait commencer sans publicités, malgré les deux ou trois minutes d'avance. Il était trop tard.

Je me rassis et m'absorbai aussitôt dans le film, qui débutait sur les chapeaux de roues. Le blondinet, un certain Armand Sticks, était de toute évidence un garçon hyperactif au dernier degré. Il ne lui arrivait que des malheurs. Bras cassés, chutes de lustres, électrocutions... Mais aussi étourdissements étranges et visions de terreur, sans compter les explorations téméraires en état de somnambulisme. Tout ceci, nous ne le découvrons qu'au travers de ses songes, car l'enfant est plongé dans le coma. Lors d'une excursion à la montagne, il est tombé d'un piton rocheux, tandis que son père a disparu. Sa mère, choquée, passe des heures à son chevet, au point qu'elle finit par nouer une relation avec le chirurgien qui soigne son fils. Selon toutes les vraisemblances que peut offrir la «réalité vécue» — soit le récit de Mme Sticks — le père, un scénariste maniaco-dépressif, a poussé son fils dans le vide avant de s'enfuir. Le couple allait mal, l'homme était démonté, alcoolique, violent, peut-être héroïnomane. Le divorce était imminent. Il n'avait aucune chance d'obtenir la garde de son fils, même partagée. Sa femme, terrorisée, s'efforçait même de le priver de visites. Elle affirmait que l'enfant n'était pas de lui, qu'il aurait été le fruit d'un viol. Tous les moyens étaient bons pour sauvegarder l'intégrité corporelle et psychique du petit garçon...

...Dont les rêves, eux, racontaient une histoire toute différente. Celle d'une mère possessive, manipulatrice, qui ne supportait pas la proximité entre son mari et son fils. Il était vrai qu'il n'était pas son père, et cela donnait encore plus de prix à son attachement à l'enfant issu d'un banal adultère. Même l'accident de randonnée n'avait été qu'un sordide montage qui avait mal tourné...

Mais comment faire éclater au grand jour la vérité quand on n'a que neuf ans et qu'on est dans le coma? Il lui faudra mobiliser tous ses étranges pouvoirs pour partir dans une quête de sa véritable filiation et créer une passerelle parapsychologique avec le monde des éveillés. On

savoure la terreur de la mère-vampire lorsqu'elle se met à recevoir par la poste des lettres accusatrices écrites de la main de son propre enfant.

Le réalisateur savait de toute évidence orchestrer son suspense. Pourtant, je sentis rapidement que je décrochais de son histoire. A la figure floue du scénariste toxico-dépressif se substituait le visage net et taillé à la serpe de mon projectionniste à la barbe poivre-et-sel. Il m'avait paru dévoré par la solitude. Combien de fois avait-il déjà vu ce thriller à cinq sous? Avait-il eu lui aussi un fils qu'il adorait et une salope d'épouse qui l'en avait privé? Sa silhouette voûtée était l'initiale même du mot «tristesse». Que signifiaient les noms tatoués sur ses bras, dont les lettres étaient des arabesques de serpents ou de murènes? Que faisait-elle pendant que lui, Marek ou Pavel, pêchait le cabillaud ou surveillait les côtes?

J'essayais en vain de me représenter ses enfants, sa femme. En revanche, j'associais bizarrement à son profil émacié le visage angélique du blondinet américain. Non celui d'Armand, le héros du film, mais celui du jeune acteur qui le jouait. Qu'allait-il devenir après ce rôle trop lourd où il voyait en rêve son propre corps se démembrer et pourrir? Où il était poussé dans le vide par sa propre mère (fût-ce pour les besoins du film), puis utilisé comme arme contre le seul être qui l'aimait vraiment, sans reste, tout estropié qu'il était? Tant de jeunes prodiges du cinéma finissaient comme des débris humains à trente ans.

Soudain, je vis le cône de lumière du projecteur — clairement matérialisé par la poussière ambiante — repartir en sens inverse. Non plus jaillir d'un point lumineux pour se déployer sur l'écran, mais s'arracher à la toile blanche pour se focaliser à cinquante mètres de là, dans la lentille de l'appareil, comme pour me pointer l'opérateur qui se tenait tout à côté, seul dans sa cabine surchauffée. Je ne suivais plus l'action du film. Elle était devenue trop évidente, et même puérile, à partir de la révélation du mécanisme, comme toujours dans le cinéma américain. Je fixais ce scintillement intense au-dessus de moi en essayant de repérer l'ombre du marinier.

C'est à cet instant précis, alors que je tordais le cou jusqu'à la douleur, que le dédoublement s'est produit. J'étais devenu deux personnes distinctes, comme le jeune acteur et son double dans le film. D'un côté le «privilegié», seul dans une salle pompeuse à savourer un thriller sans prise de tête et qui rentrerait ensuite chez lui pour dormir et poursuivre sa vie. De l'autre cet être inquiet qui ne regardait plus la pièce, mais la scène, les coulisses et la machinerie. Aux yeux de l'Inquiet, le Privilegié

n'était qu'un corps passif et endormi qu'il observait de l'extérieur et d'en haut, comme un corps astral contemple son propre cadavre dans les expériences de mort clinique.

L'Inquiet ne pouvait pas laisser les choses se passer ainsi. Il éprouvait une impérieuse soif de justice. Il décida donc de m'expédier auprès du projectionniste sitôt la séance finie pour m'excuser de ma goujaterie et lui offrir un verre dans l'un des cafés encore ouverts et de lui faire raconter sa vie. Un sujet qui n'avait sans doute jamais intéressé personne.

J'attendis la fin du générique pour l'intercepter à la sortie de sa cabine. Dehors, la caisse et le chariot à pop-corn avaient été désertés. Ne restait plus que la petite guérite du gardien de nuit, sur le côté droit de la porte principale. Des volutes de fumée y stagnaient dans la faible lumière d'un abat jour.

J'attendis quelques minutes, embarrassé, dans le hall. Personne ne descendait de «là-haut». Ce fut une quinte de toux du gardien qui leva mon dilemme. Je me dirigeai vers la guérite et y trouvai un homme menu, maigrelet, vêtu d'un de ces uniformes verts de petit fonctionnaire qu'on ne voit plus que dans les démocraties populaires d'extrême-Orient. Le cendrier rempli de mégots expliquait sa petite moustache brûlée couleur jaune caramel.

Le dédoublement s'activa de plus belle lorsque je lui adressai la parole. J'étais à la fois le protagoniste de ma vie et, comment dire, son juge et narrateur. Sans la présence de l'Inquiet comme témoin, le Privilégié n'aurait rien dit, rien entrepris. Il se serait dit: «De toute façon, ils sont payés pour leur soirée, qu'ils aient trois cents spectateurs ou un seul...» et il serait tranquillement reparti.

Mais l'Inquiet ne raisonnait pas ainsi. Il s'arrêtait aux détails, à la texture même du script, à la qualité de l'encre pour ainsi dire.

«Avez-vous vu descendre votre collègue, le projectionniste?

— Vous étiez dans quelle salle?»

Comme s'il y en avait une autre... J'écarquillai les yeux en guise de réponse. Il reprit, ennuyé:

«Oui, il y a la petite salle vidéo, au sous-sol, pour les documentaires.»

Je l'ignorais.

«La grande. J'étais seul.

— Et le film a été bien projeté?

— Oui, rien à redire.

— Alors, vous lui voulez quoi, au projectionniste?

— Simplement m’excuser de n’avoir pas eu la présence d’esprit de renoncer. Le remercier d’être resté.»

Le portier m’a scruté d’un drôle d’air, mi-flic, mi-infirmier. Après un moment de silence pendant lequel il s’employa à bien écraser son mégot, il me dit :

«Rentrez plutôt chez vous, monsieur. Vous n’êtes de loin pas le premier à s’offrir des séances privées dans cette salle.

— Ah bon? fis-je hypocritement, car la chose me semblait au contraire très ordinaire. Et comment expliquez-vous ça? C’est toujours aussi désert?

— Non, il y a des soirs où ils viennent en nombre, on ne sait pas pourquoi. Et puis des soirs comme celui-ci. Allez comprendre... Nous sommes peut-être mal situés, loin des grands parkings.»

Pendant qu’il déroulait ses explications, je scrutais les lieux autour de moi. Tout respirait l’agonie et la poisse. Sur la bataille épique peinte à grands gestes par un artiste de rang national, la tempête de sable se déchaînait. Qui d’autre s’intéresserait à cette fresque à l’expressionnisme tellement *fifties*? Qui saurait rendre un usage digne à cette architecture monumentale plutôt que de la fragmenter en boutiques? Quelles symphonies de pierre et de lumière se jouaient dans la tête des architectes mégalomanes qui l’avaient dessinée? Où sont passés aujourd’hui ces *syndicats* dont ce palais était le temple? Quels rites s’y jouaient jadis auxquels nous ne comprenons plus rien?

Une malédiction avait frappé ce lieu et ses habitants et ils y vivaient entre eux depuis des décennies, comme les spectres de *Hotel California*. Je n’étais que le visiteur de fortune qui les avait dérangés par accident.

Une fois de plus, la toux du portier me ramena dans le présent.

«Le connaissez-vous, cet homme?

— Oui, bien sûr. Enfin, un peu.»

Une question pressante me vint à l’esprit. Je n’aurais jamais songé à la poser auparavant. Jamais osé.

«Dites-moi une chose... Pourquoi a-t-il l’air si accablé? A cause de l’ambiance du lieu?

— N’allez pas chercher midi à quatorze heures. Il a fait la dernière connerie pour un homme mûr: il a épousé une jeune fille. Elle s’est enfuie avec sa bagnole et son fils, l’an dernier. Comme elle avait bu, elle a fait un accident et le gosse y est resté...»

J’étais tétanisé.

«Si vous tenez tant à lui parler, allez vérifier. J'en sais rien, moi, de ce qu'il fait.»

Je montai sur la mezzanine, frappai à la porte de la cabine de projection. Aucune réaction. Je fis jouer la poignée: la porte n'était pas verrouillée. J'entrai. L'obscurité était quasi-complète et je ne trouvai aucun interrupteur. Il n'y avait personne. Je reconnus la silhouette d'un énorme projecteur d'époque. Spontanément, je passai une main dessus: il était totalement froid. Je retirai mes doigts comme si je les avais posés sur une plaque brûlante. Je me sentis envahi d'une panique que je n'avais jamais éprouvée de toute ma vie.

Je sortis de la cabine, redescendis l'escalier quatre à quatre vers la guérite. Le portier n'était plus là, mais son cendrier fumait encore. Je sortis sur la place et me dirigeai vers mon logement comme un homme ivre, en trébuchant sur les trottoirs. Où étais-je? Dans quelle époque? Je voulus sortir mon smartphone pour le vérifier, mais je me souvins que je l'avais laissé chez moi.

Je me précipitai sur l'appareil sitôt que je fus rentré. Il marquait bien la date du 16 juillet 2017. Cela me soulagea à peine. L'angoisse me serrait la gorge et la poitrine jusqu'à la nausée. J'ouvris IMDB, l'encyclopédie du cinéma, cherchai par le titre, le nom du jeune héros: «Armand Sticks». Au moment même où je tapais, je m'aperçus que son nom de famille était un homonyme, peut-être intentionnel: Styx. Le fleuve de l'oubli.

Voici! J'avais fini par le trouver. «*Les deux existences d'Armand Sticks*. Film de Bernie Jayson (2015), resté inachevé à cause de la mort accidentelle du jeune prodige Brian Fayes sur un site de tournage.»

*

Je ne sais plus quand ni comment je me suis endormi. A mon réveil, le lendemain, j'avais la tête lourde et les pensées accaparées par le souvenir d'un rêve oppressant, plus réel que ma réalité éveillée. Une sourde inquiétude m'écrasait le plexus. Je m'habillai en hâte pour me fondre dans le bruit de la ville et me débarrasser de cette hantise. En plongeant la main dans la poche de mon jean, je trouvai parmi les billets de banque un ticket de cinéma déchiré.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Et c'est ainsi que Vialatte est grand (2)

C'EST PURE COÏNCIDENCE SI CE CENTIÈME ÉPISODE DE CANNIBALE LECTEUR EST CONSA-
CRÉ AU CHRONIQUEUR QUI A RENOUVÉ LE GENRE DE LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE, LE
VÉNÉRÉ ALEXANDRE VIALATTE. APRÈS AVOIR RELATÉ RAPIDEMENT SON PARCOURS LA
SEMAINE DERNIÈRE, PETIT FLORILÈGE D'EXTRAITS DE SES CHRONIQUES CETTE SEMAINE.

Nous avons donc évoqué le progrès, «qui fait rage» en commençant par le journalisme. Mais le monde du livre est naturellement évoqué à plusieurs reprises. Par exemple dès 1953 (9, 3 février 1953):

«Notre “production intellectuelle” serait en baisse depuis 1948. C’est un détail dont nous informe la grande presse. Or l’édition française publie tous les douze mois, quelque 12’000 “titres” nouveaux, y compris les os et le fromage. [...] Les Éditions Gallimard, à elles seules, inventent à chaque rentrée douze nouveaux romanciers au poil luisant et aux dents éclatantes, solides, trapus, bâtis en force, taillés pour la vitesse aussi bien que pour le fond, qu’elles lâchent d’un coup sec sur les prix littéraires. Dès qu’ils voient le lapin électrique, ces lévriers partent comme le vent. Les romancières ne sont pas moins râblées. Les autres éditeurs font comme leur confrère. Le génie court les rues, le talent les impasses, la facilité se déchaîne, l’originalité se déploie: on nous annonce en dernière heure un groupe d’auteurs qui ont décidé d’écrire français; ils voudraient fonder une école. Où allons-nous?... La province concurrence Paris: on nous signale du souffle épique à Montauban et même un cas de non-conformisme: un poète propose tout net, à Capdenac, de faire rimer les singuliers et les pluriels. Ce ne sont qu’hémistiches, audaces et vie de l’esprit.»

La production éditoriale en langue française est passée de 12’000 en 1953 à quelque 65’000 en 2017: les propos de Vialatte n’en ont que plus de saveur...

Un peu plus de quinze ans plus tard, Mai 68 est passé par là, et le système éducatif subit lui aussi les assauts du progrès (813, 18 mai 1969):

«Le soleil brille, les jours allongent, l’homme sue, le facteur va plus lentement, la date des examens approche. Des étudiants réclament le droit de pouvoir avoir recours aux livres pour répondre. Ils répondraient en quelque sorte à livre ouvert. Où allons-nous? Michel Perrin[1] fait remarquer à juste titre combien cette réforme serait partielle: elle défavoriserait d’avance les étudiants analphabètes. Ne pourraient réussir que ceux qui sauraient lire. Que deviendrait l’égalité?»

J’adore! Mais dans la décennie précédente déjà il était plus qu’urgent de «réformer» l’éducation (166, 27 mars 1956):

«Dans le domaine de l'Instruction publique (ou alors chez les fabricants de matière plastique et de produits en caoutchouc), on s'est aperçu, de justesse, que le tableau noir abrutissait l'enfance; "cette couleur sombre empêche le développement de l'esprit". Il était temps pour l'avenir du pays. Que n'attendre du tableau vert, du tableau rose, du tableau brique assorti aux murs de la classe, quand on songe que le tableau noir n'avait pu empêcher Einstein, Fernandel et Victor Hugo! Quels lendemains de l'intelligence ne nous prépare pas le commerce français dans sa sollicitude immense pour une culture dont le domaine géographique se rétrécit chaque jour comme la peau de chagrin! [...] Il y aura pour les leçons de choses une "souris en résine en train de mettre bas" dans une lumière fluorescente. Et les livres seront lavables. Le Cid ira à la lessive.»

On y est presque...

Les chroniques de Vialatte dans *La Montagne* traitent de tout, sauf de politique. D'ailleurs, les quelques rares qui ne furent pas publiées ont été refusées pour ce motif. Cela dit, il disposait d'une bien plus grande liberté dans un quotidien régional comme *La Montagne* que ce n'eût été le cas dans un grand quotidien national. Régulièrement, mais surtout les premières années, il s'interroge sur ses chroniques, avec son humour si caractéristique (24, 19 mai 1953) :

«Le plan de ces chroniques m'inquiète. C'est une trame de cauchemar. Le zigzag y triomphe avec une injustice insultante pour la ligne droite. "J'entre en effroi" à la façon de Blaise Pascal. Elles ne reflètent l'actualité que comme ces ronds armés de râteaux et de brosses à dents dans lesquels les enfants se figurent avoir fixé la figure éternelle de l'homme. Comment l'Actualité s'y reconnaîtrait-elle? Mais d'abord elle ne peut rien dire; c'est une abstraction silencieuse. Ensuite elle est ainsi: râteaux et brosse à dents; elle a du monstre, et le plus arbitraire: un chignon disproportionné, des doigts crochus, un ventre informe et des pieds plats; c'est un songe d'Athalie, un "horrible mélange" dicté par le caprice d'une date; c'est le bric-à-brac lui-même; elle est faite de hasards.»

Mais sa chronique est avant tout littéraire, naturellement (70, 13 avril 1954):

«Cette chronique étant littéraire, nous y parlerons de l'esquimau, de la moustache naturelle et de plusieurs autres choses. Car il n'est rien de plus littéraire ou artistique.»

Effectivement.

La chronique rend naturellement compte de nombreuses parutions du moment (747, 26 novembre 1967):

«Il y a quelque chose d'inhumain à dévorer la masse de romans, d'essais et de traductions que l'actualité apporte aux critiques littéraires. On peut même dire quelque chose d'ophidien: on se fait l'effet d'être un boa qui avale

un bœuf. On a beau avoir dix mètres de long, étouffer le bœuf, écraser les os, engluer, lubrifier de salive, c'est énorme et ça vous dilate, ça passe lentement, surtout les cornes, et il faut six mois pour digérer.»

Et Vialatte est un chasseur: celui des fautes de français et de grammaire, qu'il va dénicher jusque dans les livres des académiciens. Ardent défenseur de la grammaire, donc (890, 10 décembre 1970) :

«La grammaire est, après le cheval, et à côté de l'art des jardins, l'un des sports les plus agréables. Il faut toujours garder un vice pour ses vieux jours. La grammaire est l'un des meilleurs. Je serais assez d'avis, avec Audiberti, que l'orthographe est toujours trop simple, il y aurait intérêt à compliquer ses règles. Les amoureux de billard, de cheval ou de régates trouvent toujours à compliquer le jeu. [...] Quand on est amoureux de la langue, on l'aime dans ses difficultés. On l'aime telle quelle, comme sa grand-mère. Avec ses rides et ses verrues.»

Mais sans refuser toutefois que la langue évolue (même chronique) :

« Une langue, pour rester vivante, a besoin d'un frein et d'un éperon, comme le cheval pour être dirigé. Sans l'éperon, que sont les apports, les nouveautés, les inventions de la langue parlée, elle deviendrait vite une langue morte. Sans le frein que sont les grammairiens, les puristes, les orthodoxes, elle changerait à une telle vitesse qu'en peu d'années on ne la reconnaîtrait plus. On perdrait le bénéfice de siècles de culture dont les ouvrages ne seraient plus compris par personne. L'humanité passerait son temps à redécouvrir l'Amérique, des choses, des opinions trouvées depuis des siècles.»

C'est de cet «éternel combat de la tristesse et de la gaieté» — pour reprendre le titre de la préface de Charles Dantzig au premier volume des chroniques de *La Montagne* dans la collection «Bouquins» — que le lecteur est le spectateur: cette ironie, cet humour, qui ne sont jamais bêtement cyniques, révèlent non seulement un grand écrivain qui a su renouveler un genre qui remonte à l'Antiquité[2] et lui (re)donner ses lettres de noblesse, mais aussi un observateur attentif au regard acéré d'une époque dont la nôtre est l'héritière directe.

Et c'est ainsi que Vialatte est (très!) grand.

/A suivre la semaine prochaine/

~~~~~  
NOTES

1. Michel Perrin (1918, 1994, écrivain et journaliste, reporter à *Télé 7 jours*).
2. Pour reprendre une formule chère à Vialatte, qui ouvre fréquemment ses chroniques en faisant remonter son sujet, quel qu'il soit (le crépuscule, le bonheur, l'éléphant...), «à la plus haute antiquité».

ENFUMAGES par Eric Werner

## Censure, pluralisme, liberté de l'information

**L**ES DIFFICULTÉS DE LA PRESSE SONT GRAVES. PEUT-ÊTRE MÊME SONT-ELLES INSURMONTABLES. MAIS CELA NE DEVRAIT PAS NOUS CONDUIRE À TOUT ACCEPTER, Y COMPRIS LA MISE SOUS TUTELLE ÉTATIQUE DE L'INFORMATION, AVEC À LA CLÉ L'IMPOSITION DE VÉRITÉS D'ÉTAT.

Je n'étais pas un lecteur du *Matin*.

Je ne lis, à vrai dire, pas (ou plus) beaucoup les journaux. Ne fréquente également que très peu les sites d'information sur Internet. J'ai longtemps été un fidèle lecteur du *Monde*, mais à un moment j'ai pensé que je ne perdais rien en arrêtant de le lire. Et je me suis vite rendu compte que j'avais raison. Ce journal est très orienté idéologiquement, et lorsqu'il en vient, comme c'est le cas aujourd'hui, à faire la leçon aux autres sur ce qu'est ou non la vérité, je me dis volontiers qu'il est particulièrement mal placé pour le faire. De temps à autre, il m'arrive d'acheter le *Figaro* ou *Libération*, mais je m'en veux quelque part de cette faiblesse, car, me semble-t-il, le temps que je passe à lire ces deux journaux pourrait être utilisé plus intelligemment: à lire des ouvrages spécialisés par exemple. C'est ainsi aujourd'hui qu'on s'informe. Je mets peut-être un bémol sur les chroniques spécialisées: livres, santé, cuisine, voyages, etc. Elles sont souvent intéressantes. Il y a parfois aussi de bonnes choses dans les pages «Opinions». Mais l'information est une chose, les opinions une autre.

Je n'étais donc pas un lecteur du *Matin*, mais j'avais de l'amitié pour ce journal. Voici pourquoi.

On reproche volontiers aux journaux suisses de dire tous plus ou moins la même chose. J'ai moi-même, en plus d'une occasion, été amené à développer cette critique. En gros elle est fondée. L'absence de pluralisme est certainement une des raisons et non des moindres du naufrage actuel de la presse écrite en Suisse romande. Cela étant, s'il me faut ici parler de moi-même, je dois reconnaître que la presse romande s'est plutôt montrée bienveillante à mon endroit. L'épisode auquel je fais référence remonte à une trentaine d'années. J'enseignais à l'époque la philosophie à l'Université de Genève. Les universités sont en principe des endroits calmes. Calmes, certes, mais pour autant

qu'on sache se tenir soi-même calme et tranquille. C'est le cas d'à peu près tout le monde, mais il me semble que ce n'était pas exactement le mien. Je connus donc à cette époque quelques difficultés. Parler de pogrom serait évidemment trop dire. Mais je sentis passer le vent du boulet.

C'est le *Journal de Genève/Gazette de Lausanne* qui m'avait en ligne de mire. Pour savoir ce qu'était à l'époque le *Journal de Genève/Gazette de Lausanne* il suffit de feuilleter aujourd'hui les pages du *Temps*. Inutile d'en dire davantage. A quoi, comme en écho, s'ajoutaient les dires et déclarations de certains de mes collègues. C'était très nouveau pour moi. Je n'avais jamais encore vécu ce genre de choses. Les spécialistes soupesaient mes chances de survie professionnelle. Car, très clairement, le pronostic vital était engagé. Sauf que je reçus un jour la visite d'une journaliste du *Matin*. Elle voulait tout simplement me poser des questions, avoir ma propre version des faits. C'est ce qui fit, je pense, en partie au moins, que je survécus. Je dis en partie, car d'autres personnes me vinrent en aide. Mais la double page que me consacra un beau matin, c'est le cas de le dire, *Le Matin* joua certainement un rôle dans ce retournement de situation. Personne, vraiment, ne s'y attendait.

Aujourd'hui encore je revois la tête de mes collègues. Ils furent tous très dignes, firent bon visage à mauvaise fortune.

J'ai donc à l'égard du *Matin* et de sa journaliste une dette personnelle de reconnaissance. Comme quoi, le pluralisme, en Suisse romande, n'est pas complètement un vain mot. L'épisode que je viens d'évoquer remonte, il est vrai, à plus de trente ans en arrière. L'histoire est ce que jamais on ne revoit deux fois. Qu'est ce qui se passerait aujourd'hui dans un cas de figure similaire? Il est très difficile de le dire. Qu'est-ce qui relève du hasard? De la nécessité? Aujourd'hui encore, j'ignore si la journaliste du *Matin* qui, il y a trente ans, est venue un jour sonner à ma porte le fit de sa propre initiative à elle ou à l'initiative de son rédacteur en chef. Ce que je pense, en revanche, c'est qu'aucun système n'est jamais intégralement verrouillé. Intégralement, non. Il y a toujours des failles dans le système. Je veux ici parler des personnes concrètes et vivantes. Ce sont *elles* les failles dans le système. En l'occurrence cette journaliste.

Tout le monde a bien conscience que les médias suisses romands (presse écrite, radio et télévision) sont aujourd'hui soumis, comme du reste partout (ou presque), à une censure qui ne dit pas son nom. Il y

a ce qu'on a le droit de dire et le reste. Chacun sait également ce qu'il risque s'il enfreint certains interdits. Interdits, il faut le dire, qui ne portent pas seulement atteinte au droit à la liberté d'expression (pourtant garanti par l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme), mais plus fondamentalement encore au droit à une information vraie. C'est presque plus important encore. La presse et les médias officiels ne cessent en permanence de vitupérer les fabricants de *fake news*, personnages, à les en croire, sévissant en permanence sur Internet, mais peut-être feraient-ils bien, en la matière, de balayer d'abord devant leur propre porte. Car ils auraient beaucoup à faire.

Nul ne sait vers quoi on se dirige aujourd'hui en matière d'information. Assurément pas vers moins de censure. Dans un article récemment paru dans la revue *Krisis*, on pouvait lire ce qui suit:

«Au-delà de la diversité des lignes éditoriales de la presse, la plupart des grands médias sont, du moins en France, largement subventionnés par l'État, et détenus par de grands actionnaires rompus aux affaires. Loin de constituer un contre-pouvoir, la participation de l'État dans les grands médias contribue à perpétuer un discours général dont on peut deviner en creux les opinions qu'il s'agit de contenir ou d'éviter: mesures protectionnistes, points de vue eurosceptiques, analyses détaillées des tenants et aboutissants des grandes directives de la politique européenne, etc.» [1]

A l'heure où il se murmure à Genève et à Lausanne que la solution aux difficultés que traverse à l'heure actuelle la presse romande est toute trouvée: il suffirait de recourir aux finances publiques, elles sont là pour ça, on ferait bien de méditer de telles remarques. Si l'on admet que l'absence de pluralisme n'entre pas pour peu dans le processus ayant conduit récemment, en Suisse romande, à la liquidation de plusieurs titres, en attendant celle d'autres (prévue ou à venir), le recours à l'État pour aider la presse écrite à surmonter ses difficultés financières relève de la fuite en avant. Qui paie commande. Comment imaginer un seul instant qu'une telle aide serait accordée sans contrepartie? Les difficultés en question sont graves. Peut-être même sont-elles insurmontables. Mais cela ne devrait pas nous conduire à tout accepter, y compris la mise sous tutelle étatique de l'information, avec à la clé l'imposition de vérités d'État.

~~~~~  
NOTE

1. Sylvain Fuchs, «Les mirages de la finance: une utopie contemporaine», *Krisis*, juin 2018, p. 28.

TURBULENCES

HUMOUR | Ukraine, mère des nations!

La Rada (assemblée) et les réseaux sociaux ukrainiens ont résonné des rires déclenchés par la lecture du nouveau programme d'Histoire des écoliers ukrainiens de la huitième classe (les enfants de 13 ans). On y découvre entre autres que

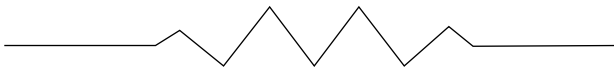
- les frontières de l'Ukraine n'ont pas bougé depuis 1000 ans,
- l'Ukraine a produit les plus jolies chansons en Europe,
- les Ukrainiens sont « des germains slavisés »,
- l'apport ukrainien à la conquête spatiale est unique dans l'Histoire de l'humanité!

L'Ukrainien à l'origine du projet spatial, Sergei Koroliev, avait pourtant un père russe comme son nom l'indique et avait été formé à Moscou.

Dans le même temps, le président Porochenko a expliqué à l'occasion des 1030 ans du baptême de la Rus de Kiev que le Prince Vladimir avait fait le « choix de l'Europe » (!).

Kiev veut finalement imposer à l'ensemble de l'Ukraine un récit fantasque qui jusqu'à présent ne circulait que dans l'ouest ultranationaliste du pays. Peu de chance que ces fariboles contribuent à rallier le sud-est rebelle à son projet national.

- Et autres délectables déconstructions de la désinformation courante sur <log.antipresse.net>...



On nous écrit...

* A propos de la nouvelle «Fausse sortie» de Slobodan Despot (Drone 28 & 29)

Merci pour cette nouvelle incorrecte politiquement qui dit tout haut ce que je n'étais pas sûre de penser tout bas.

Je n'ai pas d'expérience d'accompagnement au suicide, juste deux témoignages directs de proches qui l'ont vécu et les deux m'ont laissé un goût amer, alors que ces personnes m'ont toutes deux affirmé avoir vécu une expérience positive. Quelque chose cloche dans ce concept.

Mon cheminement spirituel m'a conduite à penser que la mort intervient au juste moment dans une vie et qu'il n'est pas dû au hasard ni à une décision extérieure. C'est bien un choix librement consenti, sauf qu'il ne l'est pas par notre aspect humain seulement. En fait, l'humain aurait plutôt tendance à résister à la mort ou, dans le cas du suicide, à le provoquer pour des raisons qui ne tiennent pas compte de l'Être dans son entier: peurs, vanité, désespoir, autant de raisons surtout psychologiques, alors que la Vie n'est que cela.

J'affirme que le suicide est une grosse erreur qu'on paie bien plus cher qu'on croit mais je n'ai pas grand-chose pour étayer mes dires hormis des théories qu'on étiquettera «new age» pour mieux les balayer. (Comme c'est pratique!) Celui de mon grand-père quand j'avais dix ans m'a hantée pendant des décennies jusqu'au moment où j'ai compris que je n'avais rien fait de mal et qu'il s'était pris la vie en dépit de mon amour pour lui, trop désespéré pour le voir, trop centré sur son malheur pour discerner la douleur qu'il nous a infligée. Il s'est pendu pendant que ma grand-mère était sortie faire des courses. Il a eu un soubresaut d'humanité en laissant la clef dans la serrure à l'intérieur pour prévenir que d'ouvrir la porte allait être vilain. Ce que son âme a vécu et appris de ce geste lui appartient, il n'en reste pas moins qu'il n'en a pas mesuré l'impact sur les autres.

Alors oui, ce geste a quelque chose d'égoцентриque mais je dois laisser à mon ancêtre d'avoir assumé complètement la responsabilité de son geste. J'ai tenté de comprendre la démarche de cette amie qui m'a raconté le suicide assisté de sa mère, je n'ai pas réussi à me visualiser dans la même situation. J'aurais envoyé valser le bol au contenu fatidique. — Demande-t-on l'approbation des proches et de la famille chez Exit?

J'ai tenu la main de mon frère qui s'éteignait d'un cancer, j'ai senti le moment exact où tous ses aspects acceptaient enfin le passage. Une vibration qui disait «je lâche, j'y vais» et tout d'un coup, une paix globale et contagieuse. Un moment incroyablement solennel et lumineux qui m'a nourrie pendant plusieurs jours après son départ. Je ne suis pas sûre qu'un suicide puisse provoquer cette sérénité. Quand l'être est au bout de son incarnation et qu'il décide — plus ou moins consciemment — de s'en aller, alors le corps s'éteint de lui-même, nul besoin de ciguë.

À l'inverse, l'acharnement thérapeutique pour maintenir en vie quelques heures, quelques jours de plus le corps usé d'un être en partance est du même ressort. Pour bien vivre la mort, la sienne et celle des autres, il faut avoir cessé d'en avoir peur et ça demande de la regarder en face. Le vrai courage est là.

P. E.

Pain de méninges

LE FAUX COURAGE ET LE VRAI

«De nos jours, nous voyons souvent mentionner le courage ou l'audace avec lesquels certain rebelle s'en prendra à une tyrannie séculaire ou à une superstition désuète. Ce n'est pas faire preuve de courage que de s'en prendre à des choses séculaires ou désuètes, pas plus que de provoquer sa grand-mère. L'homme réellement courageux est celui qui brave des tyrannies jeunes comme le matin ou des superstitions fraîches comme les premières fleurs. Le seul et authentique libre-penseur est celui dont l'esprit est aussi libre de l'avenir qu'il l'est du passé. Il se soucie aussi peu de ce qui sera, que de ce qui fut ; il ne se soucie que de ce qui devrait être.»

— Gilbert Keith Chesterton, *Le Monde comme il ne va pas*.



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.
Faites-le connaître autour de vous!
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!
<https://antipresse.net/dons/>
<https://antipresse.net/drone/abonnement>